

“On est tous pareils”

CE GRAND MAGHREB QUI SE TISSE AU QUOTIDIEN

À travers les mariages et les trajectoires diasporiques, une appartenance commune se construit à bas bruit. Entre évidences intimes et situations concrètes parfois complexes.

Par Fatma Torkhani

Une fois installée à Alger, elle a rapidement décidé de se détacher de son pays d'origine. “Dès le début, je me suis dit : il ne faut pas comparer avec le Maroc”, explique Taous, Franco-Marocaine vivant depuis plusieurs mois dans la capitale, avec son mari franco-algérien et leur fille de 1 an et demi. Tous deux en télétravail, ils ont décidé de tenter l'expérience, après plusieurs années à en discuter. “On n'avait rien à perdre.” Une histoire simple en apparence, mais qui dit beaucoup des relations entre Maghrébins aujourd'hui, notamment à travers les unions matrimoniales.

Particularismes locaux, régionaux ou familiaux

Entre Algériens, Marocains et Tunisiens, les trajectoires familiales s'entrecroisent depuis des générations. Pourtant, les frontières politiques, les héritages historiques et les représentations sociales continuent de structurer les parcours. “Même si on se sent maghrébin, on se heurte aux logiques étatiques, analyse le chercheur Nedjib Sidi Moussa, docteur en science politique, enseignant et auteur. On ne peut pas circuler librement d'un pays à l'autre, il n'y a pas de monnaie commune, forcément, ça peut avoir des conséquences concrètes sur les parcours des populations.”

Dans ce contexte, les liens et échanges entre Maghrébins apparaissent à la fois comme des évidences mais aussi comme des choix personnels. “Dans le cadre du mariage, certains vont parler de mariages mixtes, mais il serait plus judicieux d'appeler cela des mariages intermaghrébins, tant il existe une réelle communion culturelle à l'intérieur du Maghreb”, recommande-t-il. Une expression nuancée, qui permet de décrire des unions qui restent traversées par des particularismes locaux, régionaux ou familiaux.

Pour Taous, juriste de formation qui travaille aussi en tant que journaliste, le mariage avec un homme d'origine algérienne n'a pas suscité de tensions majeures

dans sa propre famille : “De mon côté, c'est le religieux qui prime, donc il n'y avait pas vraiment de problème, pour moi ou pour mes parents.” Mais du côté de son mari, kabyle, les réticences étaient plus présentes. “Il y avait des questions sur l'identité, sur ce qui allait rester, mes beaux-parents avaient à cœur de transmettre leur culture kabyle, et c'est vrai qu'ils se sont posé beaucoup de questions”, observe-t-elle.

D'autant plus que ces interrogations prennent une dimension particulière lors de l'arrivée d'un enfant. “On ne veut pas que notre fille perde ses identités. Mon mari et moi avons grandi avec des parents qui sont nés dans leur pays d'origine. Nous sommes très proches de nos cultures, et on souhaite que ce soit la même chose pour notre enfant. Donc chaque été, on ira au Maroc et en Algérie. Ce n'est pas négociable.”

Entre transmission culturelle, langue et mémoire familiale, l'équilibre se construit au quotidien pour Taous, qui vit depuis un peu plus de six mois dans la Ville blanche. Elle insiste d'ailleurs sur un point commun essentiel avec son mari : “Il est kabyle, je suis berbère et je parle ‘chelha’. Il y a cette amazighité qui nous lie, l'expérience d'être une minorité et d'avoir à cœur de garder une culture vivante à travers le temps.”

Clichés véhiculés par les réseaux sociaux

Dans la vie quotidienne, les frontières semblent pourtant s'effacer. “Depuis que je me suis installée en Algérie, personne ne pouvait deviner que j'étais Marocaine de prime abord. On s'en rend compte quand je commence à parler en darija.” L'accueil qu'elle reçoit la surprend : “Les gens sont très chaleureux. On me dit souvent : ‘on est tous pareils, c'est le Grand Maghreb, on se ressemble, on a les mêmes cultures.’” Sur les réseaux sociaux, où elle documente son séjour, les messages d'Algériens de la diaspora vont dans le même sens. “Beaucoup me remercient de montrer une autre image de l'Algérie et des Algériens, loin des clichés exprimés sur les réseaux, axés sur le fait qu'on serait trop fiers et pas accueillants.”



Paris Daniël sur Unsplash

Pourtant, il existe des obstacles à ce lien qu'entretiennent les Maghrébins autour de leur identité commune. C'est notamment le cas dans les diasporas, où les appartenances nationales restent fortes. Azzedine, 26 ans, étudiant en droit international, en fait l'expérience. Né d'un père algérien sahraoui et d'une mère à la fois algérienne et marocaine, il se définit avant tout comme maghrébin. “Je viens d'une diversité et d'une histoire maghrébine”, explique-t-il en évoquant son grand-père rifain, venu s'installer à Oran dans les années 1950. Une pluralité qui n'est pas toujours évidente à vivre à l'intérieur des familles. “J'ai l'impression d'être issu d'une diversité, mais je ne me sens pas totalement légitime. Parfois, je suis ‘trop’ ou ‘pas assez’, pour les gens en face de moi”, témoigne le jeune homme.

“Logiques fortes de reproduction”

Une tension identitaire qui traverse de nombreux parcours issus de la diaspora, où les héritages se superposent sans toujours se rejoindre pleinement dans le pays d'accueil. Dans la famille d'Azzedine, les appartenances se vivent différemment. “Ma mère se sent plus algérienne, alors que sa sœur se sent plus marocaine, elle a même fait construire une maison à Tanger, où elle se rend souvent.” Lui-même a grandi dans une culture majoritairement algérienne, tout en restant conscient de ses racines multiples. “Je suis très fier de cette histoire même si, en France, je sens que je ne l'exploite pas assez.”

Ces trajectoires individuelles illustrent ce que Nedjib Sidi Moussa décrit comme une identité à la fois évidente et inachevée. “L'identité maghrébine est indéniable. Mais elle a besoin de s'incarner dans des réalités concrètes. Aujourd'hui, elle se vit surtout à travers des liens familiaux, culturels ou symboliques, plus que dans un espace politique structuré.” Le chercheur souligne qu’“il existe des contacts, des liens qui transcendent les frontières”.

Mais, dans le même temps, “les logiques de reproduction restent fortes”. Les individus continuent à se marier au sein de milieux proches en termes d'origine, de religion ou de classe sociale. Parfois, on va préférer se marier ou travailler avec des personnes qui viennent de sa région ou de son village d'origine, ce qui vient contredire la vision d'un Maghreb uni. Dans ce contexte, les unions intermaghrébines apparaissent comme des espaces de négociation, elles obligent à composer avec des héritages multiples, à redéfinir les appartenances et à inventer de nouvelles formes de transmission.

“Les familles se transforment, les mentalités évoluent”, observe cependant le docteur en science politique. L'avenir de cette identité commune dépendra en grande partie de ces dynamiques, et “pourra se renforcer si des espaces de circulation, d'échanges et de rencontres se développent entre les différents pays”. En attendant, le Grand Maghreb continue de se construire à travers des histoires intimes, des choix de vie et des trajectoires personnelles, en dépit des frontières. ■